



L'uroscopie en vulgaire dans l'Occident médiéval : un tour d'horizon

Laurence Moulinier

► To cite this version:

Laurence Moulinier. L'uroscopie en vulgaire dans l'Occident médiéval : un tour d'horizon. Les traductions vernaculaires des traités d'uroscopie dans l'Occident médiéval : quelques exemples, May 2004, Louvain, Belgique. pp.221-241. halshs-00608694

HAL Id: halshs-00608694

<https://shs.hal.science/halshs-00608694>

Submitted on 31 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laurence Moulinier-Brogi

L'uroscopie en vulgaire dans l'Occident médiéval : un tour d'horizon

L'image du médecin portant un flacon d'urine à hauteur de ses yeux pour examiner son contenu est emblématique du médecin médiéval¹ : dans tel manuscrit du *Trésor* de Brunetto Latini, n'est-ce pas un urinal qui symbolise la « fisque », située en dessous du droit canon et au dessus du droit civil² ? Pourtant la science des urines, ou uroscopie, d'une part n'a pas toujours été un des piliers de la sémiologie médicale, et d'autre part n'a pas toujours eu la préséance que suggère le stéréotype du médecin à l'urinal. Dans l'Antiquité, l'inspection des urines n'était qu'un des éléments de l'examen clinique, sans faire l'objet de traités particuliers. Ni Hippocrate, ni Galien n'avait légué de système à propos des urines, et la nouveauté vint de Byzance, avec la consécration de l'analyse des urines comme une méthode de diagnostic décisive qui devait permettre de prévoir « les choses les plus cachées et les plus abstruses » : mise au point au VI^e ou au VII^e siècle dans l'entourage du Byzantin Théophile Protospathaire, qui souhaitait pallier la négligence de Galien, la science des urines gagna durablement l'Occident latin à partir du XI^e siècle, époque où, d'une part, le *De urinis* de Théophile fut traduit du grec et où, d'autre part, le *Liber urinarum* d'Isaac Israeli (m. 955) fut mis d'arabe en latin par Constantin l'Africain.

L'uroscopie fut un des intérêts majeurs des maîtres dans la Salerne du XII^e siècle : outre Maurus (v. 1130-v. 1214), qui composa un commentaire au traité de Théophile et des *Regulae urinarum*, d'autres maîtres salernitains ont laissé des écrits qui sont autant de contributions importantes à l'élaboration d'une doctrine sémiologique. Puis, assez rapidement, l'uroscopie fit son entrée dans les textes au programme des facultés de médecine : le *De urinis* d'Isaac et celui de Théophile figurent parmi les lectures au programme de la licence à Paris à la fin du XIII^e siècle (1270-1274)³, et l'uroscopie se vit reconnaître comme un enseignement à part entière dans d'autres lieux d'études, ce qui suscita à son tour une abondante production : à Montpellier par exemple, où le *De urinis* de Théophile fait partie de la liste des cours parmi lesquels les maîtres devaient choisir, d'après les nouveaux statuts dont se dota l'université en 1340⁴, tout se passe comme si, pour devenir maître en médecine, il fallait avoir laissé un traité d'uroscopie ou un commentaire à une autorité en la matière, principalement Théophile mais aussi Gilles de Corbeil (†v. 1223).

On sait donc quelle place importante la science des urines occupa dans la pensée et la pratique médicales, à partir du XII^e siècle et bien au-delà du Moyen Âge, au point que beaucoup finirent par réduire la sémiologie du corps malade à l'uroscopie. Or certains aspects de l'histoire de l'uroscopie médiévale méritent encore d'être creusés, telle la question de la vulgarisation de ce savoir, un terme par lequel on peut entendre à la fois *volgarizzamento*, mise en langues vulgaires, et diffusion dans les milieux non spécialistes.

Ces vulgarisations sont parfois complexes et l'on rencontre également, aux derniers siècles du Moyen Âge, des compositions faites directement en langue vernaculaire, ce qui ne manque pas de soulever de nombreuses questions : quelle est la différence entre rédiger en latin ou dans une autre langue ? Le passage en vulgaire implique-t-il banalisation, simplification du contenu ? L'attitude des auteurs change-t-elle en fonction des destinataires ? Et y a-t-il divers types de publics distincts pour ces textes, savants d'un côté, « profanes » de l'autre ? C'est ce que nous tâcherons de voir par un panorama de ces questions générales, avant de nous consacrer à l'examen d'un exemple particulier.

¹ Voir par exemple le ms. Paris, BnF, lat. 14732, dont l'initiale peinte au fol. 71ra montre un médecin vêtu comme un clerc en train d'examiner les urines, ou encore la peinture sur laquelle s'ouvre le ms. lat. 11860. Je tiens à remercier ici Nicolas Weill-Parot pour sa relecture attentive.

² Cf. P. Murray Jones, *Medieval medical miniatures*, Londres, 1984, fig. 21, p. 57.

³ D. Jacquart, F. Micheau, *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, Paris, 1990, rééd. 1997, p. 172. Voir à ce sujet F. Wallis, "Inventing Diagnosis: Theophilus' *De urinis* in the Classroom," in *Medical Teaching and Classroom Practice in the Medieval Universities*, éd. R. French, C. O'Boyle, *Dynamis*, 20, 2000, p. 31-73.

⁴ D. Jacquart, F. Micheau, *La médecine arabe et l'Occident médiéval*, op. cit., p. 192.

Variété de l'uroscopie latine

Le *De urinis* de Théophile avait été traduit à la même époque et dans le même milieu, sans doute salernitain, que le traité *Du pouls* attribué à un certain Philaret et issu en réalité d'un opuscule pseudo-galénique, et ces deux oeuvres eurent par la suite une destinée commune : tous deux devinrent en effet partie intégrante de l'*Articella*, cette anthologie de textes de médecine hippocratique-galénique constituée à Salerne, qui se diffusa très rapidement dans le reste de l'Europe et devint un canon en vigueur jusqu'à la Renaissance, et il est donc très fréquent de trouver dans les manuscrits ces deux textes copiés l'un à la suite de l'autre. Mais nous laisserons délibérément de côté les commentaires à l'*Articella*, qui constituent un domaine en soi.

Au sein de la production latine relative à l'uroscopie, il faut surtout relever l'existence, en grand nombre, de manuscrits constituant de véritables collections de traités uroscopiques, mêlant auteurs connus et noms moins célèbres, voire textes anonymes, comme le ms. Vatican, B.A.V., Pal. Lat. 1117, contenant divers courts textes de petits maîtres en la matière, dont un certain « Guillelmus », ou le ms. Pal. Lat. 1228, qui renferme un *De urinis dignoscendis* anonyme, fol. 1r-26r, suivi d'un *De urinarum judiciis*, fol. 27v-39v, attribuable à Bartholomeus de Montagnana ou à Zacharias de Feltris⁵, auquel succède le *De cautelis medicorum* de Bernard de Gordon, fol. 40r-41r.

Citons aussi, à titre d'exemples, le ms. Munich, Bayerische Staatsbibliothek, Clm 363, du XV^e siècle, où figurent : Matteo da Verona, *De urinis*, fol. 86r⁶ ; Antonio da Janua, *De urinis*, fol. 93 ; Pseudo-Arnaud de Villeneuve, *De urinis*, fol. 95r ; des pronostics anonymes tirés des urines, fol. 97r ; et enfin un *De hypostasti urine*, également anonyme, fol. 100v. Ou encore le ms. Munich, BSB, Clm 267, du XIV^e siècle, qui contient : Guillelmus Anglicus, *De urina non visa*, fols. 46-48 ; Guillelmus Anglicus, *De signis egritudinum*, fol. 49r ; Gautier Agilon, *Iudicia urinarum*, fol. 68r ; et un *De urinis* anonyme, fol. 75v.

Le ms. Oxford, Bodleian Library, Digby 29 (XV^e siècle), contient pour sa part, outre un *De urinis* anonyme (fol. 75v), et celui de Gilles de Corbeil (fol. 76v), un traité sur les couleurs des urines, latin et anglais (fol. 73r ; 114v), et un *De urinis*, anglais et latin, fol. 125, 130v. Un autre *De urinis* anglais et latin se trouve par exemple dans le ms. Bodleian, Digby 95, du XV^e siècle, aux fol. 81r-111v : de fait, le bilinguisme n'avait rien de rare dans ce domaine, que ce soit à l'échelle du texte⁷, ou à celle du recueil, comme dans le ms. Paris, BnF, lat. 11135, où se succèdent un *De urinis* latin anonyme, fol. 27-28v, et un autre en allemand (« Hystoria bona de iudicio urine »), ff. 29-36v.

Soulignons pour finir que des chapitres sur les urines faisant originellement partie d'une œuvre médicale plus complète circulaient de manière indépendante : citons entre autres le *Liber aureus* composé par Johannes Afflacijs, disciple de Constantin l'Africain, un traité qui comprenait quatre parties dans sa version complète, à savoir une pathologie générale *de capite ad calcem*, des chapitres sur la fièvre, des chapitres sur l'urine et un antidotaire. Significativement, sur dix manuscrits ayant transmis cette œuvre, deux seulement présentent les chapitres sur l'urine, qui circulaient pourtant, mais de manière autonome, comme un traité à part ; c'est ce que montre bien l'édition du *Liber aureus* parue à Bâle en 1536, où les chapitres d'uroscopie sont séparés du texte et présentés sous le titre propre de *De urinis liber compendiosus sed multa bona complectens*⁸.

A propos d'une œuvre postérieure, le *De conservacione vitae humanae* de Bernard de Gordon, Luke Demaitre remarque à son tour que le petit nombre de manuscrits complets de l'œuvre en latin

⁵ Un texte que l'on trouve également dans le ms. Vatican, B.A.V., Pal. Lat. 1303, fol. 114r-118r.

⁶ Voir aussi le ms. Vatican, B.A.V., Pal. Lat. 1251 (1463-64), aux fol. 141v-143r.

⁷ On attend ainsi l'édition critique, par Massimo Oldoni et Daniela Patti, d'un *De urinis* latin-italien d'inspiration salernitaine conservé à la Bibliothèque de Palerme. Voir M. Oldoni, « Monastic Nephrology in the School of Salerno and in an unpublished treatise in middlelatin and italian volgare of the manuscript 2Qq C63 in the Public Library of Palermo », *Journal of Nephrology*, 17, 2004, p. 334-336.

⁸ Voir à ce sujet R. Veit, « Le *Liber aureus* de Iohannes Afflacijs et ses rapports avec d'autres textes salernitains », Colloque international La scuola medica di Salerno. Gli autori e i testi, Salerne, 3-5 novembre 2004, à paraître.

suggère une circulation réduite de la version d'ensemble⁹, phénomène sur lequel l'histoire des traductions apporte un éclairage complémentaire : seuls les deux premiers livres de cet ouvrage, consacrés à la phlébotomie et aux urines, furent traduits en hébreu, alors que les parties traitant du poulx et du régime proprement dit ne demeuraient accessibles qu'en latin¹⁰. On extrayait donc volontiers de certaines œuvres un *De urinis*, voué à une diffusion autonome et éventuellement à une translation. Ajoutons que si la question des traductions de ces traités est inégalement creusée selon les auteurs, les langues et les pays, et si l'on ne dispose pas à l'heure actuelle d'un recensement des traités d'uroscopie en langue vulgaire, le phénomène concerna l'ensemble des langues de l'Europe médiévale : le français, le catalan¹¹, l'italien, l'allemand, l'anglais, et même l'hébreu¹².

L'uroscopie en vulgaire

Les productions originales

On retrouve apparemment dans ces traités d'uroscopie en vulgaire, toutes aires linguistiques confondues, des traits caractéristiques de la production du même genre en latin, notamment le grand nombre d'anonymes, la tendance à l'autonomisation de chapitres consacrés aux urines, et le tropisme amenant à la constitution de recueils. Encore faut-il distinguer entre traductions, dont les auteurs nous restent le plus souvent inconnus, et productions originales dans telle ou telle langue.

Dans l'aire germanique, par exemple, l'*Arzneibuch* composé au XIV^e siècle par Ortolf von Bayerland, est désormais assez bien connu, quoiqu'on sache peu de choses sur le personnage : « von Beierlant geborn », et « ein arzet in Wirzeburc », dit-il dans l'introduction de son *Arzneibuch*. Certains, comme Karl Sudhoff, y ont vu un personnage imaginaire, mais deux documents de 1339 semblent attester qu'il habitait alors près de la cathédrale de Würzburg dans une des *Domherrenhöfe*. Il était chirurgien, puisqu'il est qualifié de *cirulogus*, et peut-être remplissait-il des fonctions officielles, municipales, comme l'appellation *chirurgicus Herbipolensis* le suggère¹³.

On lui doit en tout cas une œuvre très articulée, construite, hiérarchisée. Ortolf connaissait le latin (« elliu arzethuoch, diu ich in latîne ie vernam ») et avait vraisemblablement étudié à l'université. Il traduit, mais fait surtout une paraphrase des auteurs qu'il utilise ; et, à son tour, il s'intéresse à l'uroscopie, en deux chapitres de son troisième traité (tr. 3, kap. 46-47), où il s'appuie principalement sur Isaac et Gilles de Corbeil.

Selon un phénomène évoqué plus haut à propos de la production latine, les chapitres sur l'urine d'Ortolf circulèrent séparément du reste de son *Arzneibuch*, constituant un *De urinis* autonome, ainsi dans le ms. Vatican, B.A.V., Pal. Lat. 1321, XIV^e-XV^e s., fols 33r-67v, ou dans le Paris, BnF, lat.

⁹ Voir L. Demaitre, *Doctor Bernard de Gordon, Professor and Practitioner*, Toronto, 1980.

¹⁰ M. Nicoud, « Les traductions vernaculaires d'ouvrages diététiques au Moyen Age : recherches sur les versions italiennes du *Libellus de conservatione sanitatis* de Benedetto Reguardati », dans *Les traducteurs au travail, leurs manuscrits et leurs méthodes*, éd. J. Hamesse, Turnhout, 2001, p. 471-493, p. 477.

¹¹ Citons par exemple les manuscrits suivants recensés par Guy Beaujouan : Tolède, Biblioteca Capitolara, 97-23, f. 6-12v (*Orinas, pols*, en catalan d'après Galien) ; Salamanque, BU 2262, f. 236-63 (*Tractado de las orinas, de los polsos et de otras senales*) ; Barcelone, BU 239 (Urines, sangsues, saignées, en catalan) ; Séville, Biblioteca capitula y colombina, 7-4-27, f. 11-16 (traité en catalan commençant par « les horines son conegudes per los metges... »). Cf. G. Beaujouan, *Les sciences médiévales d'Espagne et d'alentour*, V, « Manuscrits médicaux du Moyen Age conservés en Espagne », Variorum, Ashgate, 1992.

¹² Sur ce dernier domaine linguistique, voir par exemple les stimulantes réflexions de Jean-Pierre Rotschild, « Motivations et méthodes des traductions en hébreu du milieu du XII^e à la fin du XV^e siècle », dans *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, IRHT, 26-28 mai 1986, textes réunis par G. Contamine, Paris, 1989, p. 279-302. Voir aussi les volumes suivants de la collection *Grundriss der romanischen Literatur des Mittelalters* publiée à Heidelberg, mentionnant des traductions en vulgaire d'ouvrages médicaux : VI/2, *La littérature didactique, allégorique et satirique*, dir. H. R. Jauss, 1970, p. 198-199 ; VIII/2, *La littérature française aux XIV^e et XV^e siècles*, dir. D. Poirion, p. 310-320 ; IX/2, *La littérature de la péninsule ibérique aux XIV^e et XV^e siècles*, dir. W. Mettmann, 1983, p. 93-98 ; X/2, *Die italienische Literatur im Zeitalter Dantes und am Übergang vom Mittelalter zur Renaissance*, dir. A. Buck, 1989, p. 151.

¹³ Cf. G. Keil, « Ortolf von Baierland », dans *Die deutsche Literatur des Mittelalters Verfasserlexikon*, Bd 3, 1981, col. 67-82, voir aussi O. Riha, H. Brunner, H. Dickerhof, D. Huschenbett, *Ortolf von Baierland und seine lateinischen Quellen : Hochschulmedizin in der Volkssprache*, Wiesbaden, 1992 (Wissensliteratur im Mittelalter, 10).

6952, fol. 354r : "Ein hübscher Tractat von dem Urteyl des Harns durch Maister Ortolff im Bayerland".

Et, dans ce dernier manuscrit, le texte d'Ortolff est entouré d'autres écrits relatifs à l'urine, selon une tendance au regroupement sensible dans d'autres aires linguistiques, par exemple dans le domaine italien ; le ms. Florence, Biblioteca Riccardiana, 2170 [N.IV.5], renferme ainsi un *Dell'orina* attribué à Maurus, fol. 1r-14r, et un *De l'orina* anonyme, fol. 155r-159r, et le ms. Florence, BN, XV 27 Magliabechiano, contient pour sa part trois traités d'uroscopie mis en vulgaire : non seulement une traduction des *Regulae urinarum* de Maurus mais aussi celle d'un *De urinis* attribué à Jean de Parme (« Libro delle orine », fol. 36-37¹⁴) ainsi que celle d'un *De urinis* attribué à Michel Scot (« Sulle orine », fol. 37v-45¹⁵), dont on trouve l'original latin par exemple dans le ms. Pal. Lat. 1245, un ms. de la 2^e moitié du XIV^e siècle copié dans le Sud de l'Allemagne, aux fols 58vb-59vb¹⁶.

Ortolff était donc instruit, *litteratus*, possédant le latin ; le public visé par sa *Fachschrift* était en revanche constitué de *wuntarzet*, non formés à l'université et à qui il donnait les moyens d'accéder au savoir qui y était dispensé, mais l'étude de la transmission manuscrite de cette œuvre révèle que, jusqu'à la fin du Moyen Age, son lectorat ne cessa de s'élargir, des baigneurs et barbiers jusqu'aux médecins académiques, en passant par les laïcs cultivés et intéressés à la médecine, des destinataires bourgeois voire nobles, comme le prince électeur Ludwig V¹⁷.

Antoni Ricart, qui fut médecin des rois d'Aragon entre 1395 et 1422, année de sa mort, est un cas différent, à la fois par sa formation et ses attributions¹⁸, et parce qu'il composa à la fois en latin et en langue vulgaire. On trouve en effet, parmi les écrits de ce médecin du XV^e siècle, outre des œuvres en latin (notamment un *Libellus de quantitativibus et proportionibus humorum* et un *Opusculum de arte graduandi*), des écrits catalans qui ont attiré l'attention avant les œuvres latines¹⁹ et qui sont conservés dans le ms. Vatican, B.A.V., lat. 4797. Copié en 1476, ce codex contient différents écrits, dont un *De urinis* attribué à « Galièn de Cremona », traduit par un anonyme en *De la coneixença de les orines*, et occupant les fols 52-55²⁰. Puis vient un *De pulsibus* en catalan, sans doute dû à Antoni Ricart et intitulé « Conexença dels polsos » (fols 55-56v), auquel fait suite, fols 57r-65r, un *De urinis* en catalan, intitulé *De la conexença de les urines* et nommément attribué à A. Ricart dans la rubrique suivante, fol. 57 : « En nom de deu e dela verga meria. Comença lo tractat de horinas lo qual ha ordonat Mestra entonj Ricart mestra en medicina ». Lui succède, fort logiquement, un *De pulsibus* en vernaculaire (*Conexença dels polsos*) associé lui aussi au nom d'Antoni Ricart, fol. 65r-70v ; l'incipit de ce *Tractat de conosença de polsos segons Antoni ricart* est pour sa part : « En nom de deu e dela gloriosa mara sua. Comensa lo tractat de conaxença de polsos segons mestra antoni Ricart e comensa la definicjo ». J.-M. Dureau-Lapeyssonnie tenait ces deux derniers traités pour des œuvres de jeunesse qu'Antoni Ricart aurait reniées par la suite²¹, et plus récemment, Lluís Cifuentes a repris en partie l'hypothèse, estimant qu'il pourrait s'agir d'apocryphes ou d'œuvres de jeunesse²².

Le reste du codex est occupé entre autres par un *Tractat de flebotomia* anonyme (fol. 71-89v) ; une *Suma de simples medicines e compostes*, traduction de la *Summa de simplicibus et compositis medicamentis* de Bernard de Gordon, (fol. 90-113v) ; un *Inventari o collectori de cirurgia*, fol. 113v-114v (une traduction anonyme de Gui de Chauliac, mais dont on connaît deux réviseurs, Bernat de

¹⁴ Inc. « L'orina di colui la quale a febre e ella sarà rossa si sposa congrassezza, significa corrompimento di sangue »... Expl. « Explicit de urinis m. Jovani de Parma ».

¹⁵ Inc. : « Della notizia e pronosticatione dell'orine sicondo Michele Scoto cosi de sano come delli infermi ».

¹⁶ Inc. : « Urine adicio multiplex est et ideo in ea multa sunt requirenda... ».

¹⁷ G. Keil, « Ortolff von Baierland (von Würzburg) », dans *Die deutsche Literatur des Mittelalters Verfasserlexikon*, Berlin/New York, Bd. 3, 1981, col. 67-84, col. 75.

¹⁸ Il semble avoir ajouté l'activité de professeur à ses fonctions de praticien, puisque son nom est mentionné lors de la réorganisation du studium de Barcelone, où il enseigna dès 1401 ; cf. J. M. Dureau-Lapeyssonnie, « L'œuvre d'Antoine Ricart, médecin catalan du XV^e siècle. Contribution à l'étude des tentatives médiévales pour appliquer les mathématiques à la médecine », dans G. Beaujouan, Y. Poulle-Drieux, J. M. Dureau-Lapeyssonnie, *Médecine humaine et vétérinaire à la fin du Moyen Age*, Paris, 1966, p. 171-364, p. 180.

¹⁹ *Ibid.*, p. 197.

²⁰ Un texte copié d'après le Vat. Lat. 4797 dans le ms. Barcelona, Bibl. Univ. 239, fol. 14.

²¹ J. M. Dureau-Lapeyssonnie, « L'œuvre d'Antoine Ricart, médecin catalan du XV^e siècle... », p. 198.

²² Voir L. Cifuentes, *La ciència en català a l'Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone/Palma de Majorque, 2001, p. 90.

Casaldòvol et Jeroni Masnovell) ; un *Tractatus aliquorum medicinarum alicuorum morborum et remedia illorum* mêlant catalan et latin et peut-être tiré d'une œuvre de Bernard de Gordon, fol. 116-187v ; un *Receptari* anonyme, fol. 196-198v, et, pour finir, un *Régiment pour temps d'épidémie*, fol. 287r-293r (*Petit tractat sobre el regiment que es deu tenir en cas d'epidèmia*). Inc. : « Comensa un petit tractat per lo Reverent mestra Arnau de vila nova sobra lo regiment qujs deu tenir en temps de hepidèmia ».

On a donc affaire ici à un recueil homogène quant à la langue et en partie quant au type de textes, et le public visé par ces compositions en catalan n'apparaît pas clairement. En revanche, la piste d'œuvres de jeunesse composées par un médecin qui devait par la suite laisser des écrits en latin nous semble à retenir.

On sait par ailleurs, notamment grâce aux travaux de Marilyn Nicoud sur la diététique médiévale, qu'un même praticien put composer un texte en deux langues, ainsi au XIII^e siècle Taddeo Alderotti et son *Libello per chonservare la sanità del corpo* dont les deux versions concomitantes, latine et italienne, seraient dues à l'auteur lui-même. Au XV^e siècle un autre médecin, Michele Savonarola, fit pour sa part alterner les deux langues dans toute son oeuvre, usant du latin pour les ouvrages plus théoriques destinés à un public savant, et de l'italien pour des traités pratiques visant un lectorat plus large. Aurait-on là sinon un modèle du moins un schéma applicable aux traités d'uroscopie en vulgaire ? Faut-il se représenter la production uroscopique comme le lieu d'un même partage des eaux, avec des traités en latin pour les savants, et d'autres en vulgaire pour un public élargi, allant des « dilettanti » aux praticiens insuffisamment formés, tels les barbiers, matrones ou apothicaires ?²³

La délicate question du lectorat

On peut de fait se demander si les apothicaires n'ont pas partagé, en se mêlant d'uroscopie, certaines fonctions ou prérogatives des médecins comme le suggèrent des indices ténus. Le premier de ces indices est textuel : dans une lettre à un vieil ami, probablement l'archevêque Rainald de Capoue, un membre de la chancellerie pontificale raconte le séjour qu'il fait à Subiaco, avec la curie d'Innocent III pendant l'été 1202. Et, lorsqu'il en vient à décrire leur lieu de séjour et les nuisances dont il souffre, il mentionne un « apothicaire mirant les urines » et troublant la villégiature de la curie par le bruit désagréable de son mortier : « Ab altera parte, que nascentem respicit phebum, minister quidam ypotecarius commoratur, ut tanto mane urinas in firmamentum possit subtilius intueri, quanto ipse sol perspicaciori quadam inmissione ad eundem suos radios per foramen ostendit. Ipse vero a mortario non recedens indelectabili sonitu nos incessanter offendit et multos decipere nititur per pulveres corro dendos, quos nulla racione frustraret, nisi eorum, que anxius terit, substanciam inmutasset »²⁴.

Il s'agit là d'un texte à manipuler avec précaution, à la fois par sa qualité littéraire, ironique, et donc volontiers caricaturale, et aussi par la particularité de son vocabulaire : à la fin du texte, en effet, ce vacancier mécontent de son sort semble employer l'adjectif « ypotecarius » comme synonyme de « medicus » lorsqu'il évoque en ces termes la maladie de son destinataire et les ordres que lui a donnés le pape Innocent III à ce sujet : « quod si forte, quod non credimus, ipsius mandatis negligens extiteris te auctoritate ypotecaria qua fungitur, a cibis et potibus necessarius ulterius noveris esse suspensum »²⁵.

Le passage que nous avons cité en premier lieu, avec son évocation des poudres broyées dans le mortier pour différentes préparations, ne laisse néanmoins guère de doute sur la nécessité de comprendre « minister ypotecarius » comme « apothicaire ».

Tournons-nous à présent vers les manuscrits : dans le ms. Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, XV 27 Magliabechiano, un manuscrit du XV^e siècle qui contient aux fol. 1-35v un *volgarizzamento* du *De urinis* de Maurus, une note marginale, fol. 45v, nous apprend que le recueil fut compilé par

²³ M. Nicoud, « Les traductions vernaculaires d'ouvrages diététiques au Moyen Age... », p. 471-493.

²⁴ K. Hampe, « Eine Schilderung des Sommeraufenthaltes der römischen Kurie unter Innozenz III. », *Historische Vierteljahrsschrift*, 8 (1905), 509-35, p. 531. Je remercie vivement le professeur Paravicini-Bagliani de m'avoir communiqué cette référence.

²⁵ *Ibidem*, p. 535.

« Agostino di Niccolò di Filippo speciale l'8 aprile alle ore 17 del 1481 »²⁶. Le *speciale* était un vendeur d'herbes médicinales, et ce terme est souvent synonyme d'apothicaire. Or ce métier eut plus d'un point de contact avec l'activité exercée par les médecins, avec qui ils partagèrent certains risques : ceux qui étaient au service des princes, notamment, étaient directement impliqués dans la préservation de leur santé, et pouvaient devenir les premiers suspects en cas d'empoisonnement, tel l'apothicaire d'Amédée VII de Savoie (†1393), emprisonné, torturé et exécuté (à tort).²⁷

D'autres personnages, sans exercer cette activité à un niveau aussi prestigieux, avaient parfois une véritable responsabilité dans la santé des patients et le cas de la petite ville de Manresa étudié par Michael McVaugh suggère que les malades préféraient parfois aller les trouver pour obtenir des conseils, pour leur propre médication, plutôt que de chercher l'aide d'un médecin²⁸. En Italie en particulier, des associations entre médecins et apothicaires n'étaient pas rares, dès la fin du XIV^e siècle à Lucques²⁹, et sans doute plus tôt à Florence : dans cette dernière ville, l'*Arte dei medici e speciali* était un des sept arts majeurs dans l'organisation corporative de la Florence communale, ainsi organisés peut-être depuis le milieu du XIII^e siècle³⁰.

Mais le problème est plus complexe qu'il n'y paraît, ne serait-ce que parce qu'exercer la fonction d'apothicaire ne signifiait pas ignorer le latin : comme le rappelle Danielle Jacquart à propos du Paris des XIV^e et XV^e siècles, «le latin restait la langue des techniciens, des médecins comme des apothicaires», ces derniers devant posséder assez de latin pour utiliser l'*Antidotaire de Nicolas* et une version autorisée de *Qui pro quo*³¹.

D'un autre côté, on a trace de médecins universitaires ouverts à une culture plus laïque, plus « vulgaire » : si l'on se fonde cette fois sur un indice encore plus modeste, à savoir l'ex-libris du codex Roma, Accademia dei Lincei, 43 B 28, « liber iste est magistri Gentilis », l'hypothèse de traités en vulgaire ayant intéressé même les médecins savants n'est pas à exclure. Il ne fait en effet guère de doute que le « Gentilis » ici évoqué est le médecin Gentile da Foligno (†1348), dont l'intérêt pour Maurus, notamment son uroscopie, est connu : il fit en particulier de nombreuses citations de Maurus dans son commentaire « super prima fen quarti Canonis Avicenne »³².

La question s'avère donc assez complexe : des apothicaires ont pu exercer la même activité que les médecins en se mêlant d'analyser les urines, et des recueils de traités d'uroscopie en vulgaire ont pu répondre aux besoins de ces praticiens, mais pas nécessairement : les apothicaires pouvaient en effet se doubler de latinistes, et inversement, des médecins savants faire une place dans leurs lectures à des traités en vulgaire.

De ces premiers indices, il appert qu'on peut tabler que les traités sur les urines aient été volontiers traduits à cause de leur caractère systématique, ces traités se présentant avant tout comme un catalogue de couleurs ayant pour correspondants un certain nombre de symptômes — et l'on connaît de fait quelques traités spécifiques sur les couleurs des urines. La part somme toute faible qui y était faite à la théorie médicale, en d'autres termes leur nature didactique, et surtout facile à mettre en pratique pour des lecteurs relativement étrangers au champ médical peut également expliquer l'existence de nombreuses traductions. Mais plutôt que d'envisager toujours l'ignorance du lectorat comme motivation principale des traducteurs, ne faudrait-il pas renverser la problématique et imputer la mise en langue vulgaire de ces écrits à une soif de culture accrue ou nouvelle ? Le cas des apothicaires et celui, certes encore isolé, de Gentile da Foligno, présentés plus haut comme des utilisateurs de telles translations, nous montre que l'ignorance du latin ne saurait à elle seule expliquer que l'on ait recouru à des traductions ; aujourd'hui encore, n'est-il pas naturel, même dans les milieux les plus cultivés, voire chez ceux dont la lecture est l'activité principale, de lire un texte dans sa langue maternelle si

²⁶ M. Pasca éd., *La scuola medica salernitana. Storia, immagini, manoscritti dall'XI al XIII secolo*, Naples, 1988, p. 96.

²⁷ D. Alexandre-Bidon, *La mort au Moyen Age. XIII^e-XVI^e s.*, Paris, 1998, p. 190.

²⁸ M. McVaugh, « Le coût de la pratique et l'accès aux soins au XIV^e siècle : l'exemple de la ville catalane de Manresa », *Médiévales*, 46, printemps 2004, p. 45-54.

²⁹ D. Boisseuil, *Le thermalisme en Toscane à la fin du Moyen Age*, Rome, 2002, p. 179 n. 75.

³⁰ Voir *Statuti dell'arte dei medici e speciali*, éd. R. Ciasca, Florence, 1922, p. 320-321.

³¹ D. Jacquart, *La médecine médiévale dans le cadre parisien*, Paris, 1998, p. 298 et p. 307.

³² Cité par S. De Renzi, *Storia documentata della scuola medica di Salerno*, 2^a éd., Naples, 1857, p. 334.

une traduction en existe ? Plutôt que de restreindre le lectorat à un groupe handicapé par l'ignorance du latin, je verrais volontiers dans cet essor des mises en vulgaire de textes a priori aussi spécifiques que les traités des urines, un reflet de la multiplication des centres d'intérêt de la société des derniers siècles du Moyen Âge³³, de la curiosité, du désir de lire, voire de nouveaux besoins liés à la médicalisation de cette société³⁴.

On ignore quelle est au juste la plus ancienne traduction de traités sur l'urine. Quoi qu'il en soit, au XIV^e siècle assurément, l'uroscopie se signale par son plurilinguisme, comme si, parallèlement au latin et parfois à ses côtés dans certains manuscrits, des langues vernaculaires, romanes et germaniques, avaient pu alors accéder au statut de langue de science. Certes, le latin resta jusqu'à la fin du Moyen Âge le grand favori de ce genre de traité, mais les traductions voire les compositions en vulgaire attestent une extension du lectorat : l'uroscopie concernait désormais un public plus large que celui des médecins formés au commentaire de Théophile à l'université, ce dont le traité d'astrologie médicale de Guillaume l'Anglais fournit une illustration extrême.

Un cas particulier : *De urina non visa*

Le *De urina non visa* composé par Guillaume l'Anglais à Marseille en 1219 constitue certes un cas un peu limite. Ce traité d'astrologie médicale portait jusqu'à un point ultime le lien de l'uroscopie avec l'astrologie en proposant, de manière apparemment très paradoxale, de déterminer les caractéristiques de l'urine (principalement sa couleur et sa substance) sans la voir, en se fondant sur l'état du ciel et des planètes.

Les sources de ce traité sont, entre autres, Théophile, Ptolémée (*Quadripartitum*), Messahallah, Albumasar, et Alkabitus³⁵, mais malgré sa technicité, ce traité jouit d'une grande popularité au Moyen Âge ; c'est ce qu'attestent à la fois la reprise qu'en donnèrent différents auteurs, le grand nombre de manuscrits conservés, sans doute lié au fait qu'à Bologne, par exemple, d'après les statuts de 1405, il représentait une lecture obligatoire à la faculté des arts, mais aussi les traductions que l'on en connaît à ce jour, intégrales ou partielles. Le ms. Vatican, B.A.V., Pal. Lat. 1416, fin XV^e s., fols. 73v-74v, contient ainsi des extraits latin-allemands du *De urina non visa* (*Weet dattie uryen woert ghesoden in die levere...*), suivis d'une *Figura celi*. Copié en Belgique, ce recueil d'astrologie comporte fol. 210v un explicit indiquant la main de « Godefridus de Molendino, Treveris in medicina practicans » (1442)³⁶ — un médecin, donc, auteur d'une *Practica pestilentiae*, transmise par le ms. Pal. Lat. 1177, fol. 39r-51v.

On sait aussi qu'il exista une version française au XV^e siècle du *De urina non visa* dans le ms. Turin, Biblioteca Nazionale, cod. M. IV. 11, fol. 125a-131v³⁷. Bien que ce manuscrit ait disparu dans l'incendie de la Bibliothèque de Turin en 1904, on en a conservé une description relativement précise, et l'on sait notamment qui copia ce texte : « Explicit le livre de l'orine, escript trop en hate a Namur le jour saint Thumas, devant Noel, finet au soir, empres Malgarnie demorant a ce temps l'an de grace 1463 g. mo am... par moy Iohannes de Borlees dis de Moust[ier] ». La transcription de J. Camus a permis de sauver son prologue et son explicit, qui s'avèrent des traductions fidèles des mêmes passages dans la version latine, d'après différents manuscrits que j'ai pu en consulter³⁸.

³³ Voir ainsi l'étude de Sante Polica sur le personnage de Michele di Giovanni Guinigi, un Lucquois qui remplit l'office d'une véritable bibliothèque de prêt de livres en tous genres pour toute la ville dans la première moitié du XV^e siècle ; « Le commerce et le prêt de livres à Lucques dans la première moitié du XV^e siècle », *Médiévales*, 14, printemps 1988, p. 33-46.

³⁴ Voir M. Salem Elsheikh, *Medicina e farmacologia nei manoscritti della biblioteca Riccardiana di Firenze*, Florence, 1990, p. 125.

³⁵ Voir dernièrement sur le sujet D. Jacquot, « L'opuscule sur le jugement des urines attribué à Hermès », dans *Hermetism from late antiquity to humanism. La tradizione ermetica dal mondo tardo antico all'umanesimo*, Atti del Convegno nazionale di studi, Napoli, 20-24 novembre 2001, éd. P. Lucentini, I. Parri, V. Perrone Compagni, Turnhout, 2003, p. 461-476.

³⁶ Sur ce codex, voir L. Schuba, *Die Quadriviums-Handschriften der Codices Palatini Latini in der Vatikanischen Bibliothek*, Wiesbaden, 1992, p. 201 ss.

³⁷ Cf. P. Giacosa, *Magistri Salernitani nondum editi*, p. 506-507.

³⁸ J. Camus, « Un manuscrit namurois du XV^e siècle », *Revue des langues romanes*, 4^e s., t. VIII, 1895, p. 27-43, p. 31-32 : « Afin que je ne soie redargue pour cause d'ignorance, ou pour cause d'envie, mon germain cousin, qui aulcunes fois as estudié avec moy a Marseille, je baille a cheulx qui apres moy vendront, pour la grace de toy et des aultres estudians appetens ceste science, ung traité, lequel tu avoies tant de fois désiré, ainsi come en perpetuele memoire de moy, lequel ne fut edit ne trouvé especialment d'aucun anchiens ; ou quel, selonc la force des estoilles et des signes, le jugement de l'orine

Dans le manuscrit de Turin, qui ne contenait que quelques courts textes en latin (une liste de drogues, fol. 151, un petit traité de nigromancie, fol. 198-206, un fragment de livre d'astronomie, fol. 260 et quelques recettes et invocations éparses), les trois premiers traités en français ont été copiés par le même scribe : outre le « Livre de l'orine », il s'agit des « jugemens qui appartiennent à médechines » (fol. 118-124v), et du « Régime de santé d'Alebrant » (fol. 10-117v), c'est-à-dire du *Livre de Physique* d'Aldebrandin de Sienne, premier exemple de composition en langue vulgaire dans le domaine diététique composé en 1256, qui finissait ainsi, fol. 117v : « Explicit a Namur, emprez les beghines, present Gertrud Jherome et Susanne la petite, le merquedi devant Pasque florie, alle chand[eille] trop en haste finet, droit a 8 heure, l'an de grace 1463. Johs de Moust[ier ?] ». Le copiste était apparemment lié au milieu béguinal, mais nous n'en savons pas plus pour l'instant.

L'astrologie médicale fut surtout en faveur auprès de « demi-savants » : ce n'est pas parce qu'un médecin s'intéressait à l'astrologie qu'il l'intégrait à sa science médicale³⁹ⁱ, et les maîtres de la faculté de médecine, pour leur part, fixaient en général, dans leurs ouvrages proprement médicaux, des limites strictes à leur double compétence⁴⁰ⁱⁱ. Il n'en reste pas moins remarquable qu'un ouvrage aussi spécifique que le *De urina non visa*, qui supposait une certaine culture astrologique, ait trouvé sa place à côté d'un texte aussi diffusé et emblématique de la littérature médicale en vulgaire que le « Régime du corps » d'Aldebrandin de Sienne.

La fortune de Maurus en vulgaire

En tout état de cause, nombre de versions vernaculaires de traités d'uroscopie appellent toujours toute l'attention, de telle version italienne du *De urinis* de Maurus de Salerne à la version anglaise d'écrits de Gautier Agilon, un des commentateurs de Gilles de Corbeil⁴¹, et c'est sur la fortune en vulgaire, notamment italienne, de l'uroscopie de Maurus que nous allons nous arrêter ici.

Gundolf Keil a montré que dès le XII^e siècle avait vu le jour un abrégé du *De urinis* de Maurus, un « kurzer Harntraktat » qui fut traduit en moyen haut allemand avant même le début du XIII^e siècle⁴². Ce petit traité se répandit rapidement dans tout l'espace germanophone et, fait remarquable, il fit même l'objet de réversions en latin révélant l'intérêt qu'il continuait de revêtir pour la médecine savante⁴³. Il connut en cela un sort comparable à celui du fameux *Livre de physique* d'Aldebrandin qui, rapidement traduit en flamand, catalan et surtout en italien (langue dans laquelle on en connaît quatre versions, pour un total de 50 manuscrits), fut mis en latin au XV^e siècle. Les œuvres initialement composées en vulgaire étaient destinées à un public relevant d'une aire géographique restreinte, et leur traduction en latin permettait l'augmentation du nombre de lecteurs potentiels, le latin se présentant alors comme une langue de *vulgarisation* scientifique⁴⁴. Il nous semble donc important de souligner que l'uroscopie de Maurus connut ce sort dans le monde germanique.

non veue, avec la nature de l'enfermeté et l'issue de la maladie, est contenu. Pour la quele cause je, Guilleame de la nacion d'Angleterre, medechin par profession, pour raison de la science de medechine astronomien, maintenant cytoien de la dicte cité de Marseille, ai jugié à imposer mon nom ad ce present traictiet, et affin que l'ordonnance des choses viegne a l'encontre, j'ai presigné les capitles de ce present livret : le premier capitle, de la quadruple voie de la speculation d'astronomie. Le secon, de l'ascension des effectz des souveraines influences en cascune des choses basses...

... Je trueve derechief Venus entrer sur les raies, et estre brullee du soleil, donques dis je que il moroit dedens 2 mois et 8 jourz. Et moy, aveucque les aultres, heubz ycellui en cure, et il estoit etropicque et tisque. », Des. « heubz ycellui en cure et il estoit etropicque et tisque ».

³⁹ Voir L. Thorndike, « Medical Astrologers and Medieval Astrology », *Viator*, 6, 1975, p. 295-308.

⁴⁰ Cf. N. Weill-Parot, *Les « images astrologiques » au Moyen Âge et à la Renaissance. Spéculations intellectuelles et pratiques magiques (XI^e-XV^e siècle)*, Paris, 2002, p. 447.

⁴¹ Par exemple dans les mss Cambridge, University Library, 346, f. 83-89, et Londres, British Library, 1635.2.

⁴² Voir G. Keil, *Der Kurze Harntraktat des Breslauer Codex Salernitanus*, Diss. Bonn, 1969, et Id., *Die urognostische Praxis in vor-und frühsalernitanischer Zeit*, Fribourg e. Br., Habil. Schr., 1970.

⁴³ F. Lenhardt, « Maurus », dans *Die deutsche Literatur des Mittelalters Verfasserlexikon*, Bd 3, Berlin/ New York, 1981, col. 201-203, col. 202. Sur ce phénomène, voir par exemple A. Vernet, « Les traductions latines d'œuvres vernaculaires au Moyen Âge », dans *Traduction et traducteurs au Moyen Âge*, Actes du colloque international du CNRS organisé à Paris, IRHT, 26-28 mai 1986, textes réunis par G. Contamine, Paris, 1989, p. 225-241.

⁴⁴ Cf. S. Bisson, « Le témoin gênant. Une version latine du *Régime du corps* d'Aldebrandin de Sienne », *Médiévales*, 42, *Le latin dans le texte*, p. 117-130, p. 119.

Sa fortune italienne est en revanche en encore très mal connue, alors que l'on dénombre à ce jour au moins trois versions italiennes du *De urinis*, toutes du XV^e siècle à moins que la dernière ne date du XIV^e, nous y reviendrons, dans les mss Florence, Biblioteca Riccardiana, 2170 [N.IV.5] ; Florence, Biblioteca Nazionale Centrale, XV 27 Magliabechiano (anno 1481) ; et Rome, Accademia nazionale dei Lincei, 43 B 28.

Faute d'avoir pu voir les manuscrits de Florence ni même disposé de leurs reproductions malgré des demandes répétées à ce sujet depuis plusieurs mois, nous ne sommes pas en mesure de dire s'il s'agit d'une unique traduction ou plusieurs textes différents. Nous nous concentrerons sur le seul témoin que nous ayons pu observer, afin de donner un aperçu de l'intérêt de l'étude d'un tel *volgarizzamento* pour deux problèmes spécifiques : la traduction de termes techniques et la fidélité à l'original latin.

Le ms. Rome, Accademia dei Lincei, 43 B28

Ce manuscrit, composé de 14 + CCXV folios de papier, mesure 218 sur 140 mm. Copié par différentes mains sur deux colonnes, il se signale par sa rubrication d'un bout à l'autre et des initiales calligraphiées en rouge et bleu, tandis que la présence de réclames et la numérotation des cahiers évoquent un travail de professionnel. Quant à l'ex-libris évoqué plus haut (« liber iste est magistri Gentilis »), il invite, avec l'emploi d'un verbe au présent, à revoir la question de la datation : si A. Petrucci, dans son *Catalogo inventario dei mss. Corsini II 1299-2650* manuscrit et dactylographié date le ms. du XV^e siècle, la mention du premier folio pousse à lui ajouter un siècle d'âge, dans la mesure où Gentile da Foligno, son possesseur putatif, mourut en 1348.

Les trois traités rassemblés ici sont, dans l'ordre :

1° Pietro Ispano, *Somma della medicina... nominata Tesoro dei Poveri*, aux fol. Ir-CVIv, Inc. : « Qui comincia la Somma delle medicine del maestro Pietro di Spagna nominata Tesoro dei Poveri ». Expl. : « puote ogni cosa per ineffabile potentia. Amen. Deo gratias »⁴⁵.

2° Mauro Salernitano, *Regole dell'orine*, fol. CVIIIr-CLIXv, d'après le catalogue de Petrucci. En réalité, le traité de Maurus (Inc. : « Qui incominciano le regole dell'orine del maestro Mauro da potere conoscere delle specie dele infermità procedenti de ciascuno dei quatro humori ») s'arrête fol. CXXXIXva, où l'on lit : « Explicit cure et regule urinarum et aliarum curarum maximarum magistri Mauri, et Deo gratias ». S'ouvre alors, copiée par la même main, une succession de remèdes, tous signalés par une rubrique et une lettrine : le premier, annoncé par la rubrique « suffummicamento », s'intitule « alla sordagine », et le second est annoncé par la rubrique « Unguento de maestro Johanni Damasceno ».

Les folios CLX-CLXIIv sont blancs.

3° Giovanni di Damasco, *Delle infermità*, fol. CLXIIIr-CCVv. Les folios CLXIIIr-CLXIVv sont occupés par la table des chapitres (« Qui comincia la tavola duna parte de libro di maestro johanni damasceno... »), le fol. CLXV est blanc, et le traité attribué à Jean Damascène ne commence qu'au fol. CLXVI. Inc. : « Qui si tratta... » Expl. : « explicit liber magistri Johannis de Amassein. Qui scrixit scribat, cum domino semper vivat. Gratias agamus, Deum adoremus ».

Le folio CCVI est couvert pour sa part de recettes de collyres en latin. Les folios CCVII-CCXV sont blancs, et ont été renumérotés à l'encre fuchsia par une main moderne.

Quant aux 14 premiers folios numérotés en chiffres arabes, ils consistent principalement en une table des matières du traité de Petrus Hispanus en italien, jusqu'au fol. 4r, puis celle de l'œuvre de Maurus, fol. 4v-7v.

Pour donner un aperçu de l'intérêt de ce texte, nous nous pencherons sur la question des couleurs des urines. Leur coloration n'avait d'autre raison d'être que les proportions des humeurs, d'où l'importance de distinguos parfois fort subtils : ainsi la couleur noire, précédée de la couleur verte, signifiait la mort par adustion ou excès de chaleur, tandis que la couleur noire précédée de la nuance

⁴⁵ Sur les traductions du *Thesaurus pauperum* de Pierre d'Espagne en italien, dont celle qui fut longtemps attribuée au notaire Florentin Zuccherio Bencivenni, voir S. Rapisarda, « I volgarizzamenti italiani del *Thesaurus pauperum* », dans *Actes du XXII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Bruxelles, 23-29 juillet 1998, éd. A. Engelbert, M. Pierrard, L. Rosier, D. Van Raemdonck, Tübingen, 2000.

livide, dénotait en revanche la mortification par le froid⁴⁶. La liste complète de ces couleurs, du blanc au noir en passant par glauque, gris cendré, pâle, citrine, rouge, etc.⁴⁷, oscillait donc entre 19 et 20 selon les auteurs à cause de la couleur noire qui pouvait être comptée deux fois, selon qu'elle était précédée du vert ou du livide⁴⁸ — et ces nuances furent même parfois subdivisées à leur tour, songeons seulement aux 42 variétés d'urines que distinguait au XV^e siècle le médecin Pierleone da Spoleto⁴⁹ !

En matière de noms de couleurs, l'uroscopie a enrichi la langue latine du néologisme « subcitrinus », « citrine pâle »⁵⁰, et y a introduit, via Théophile, des mots grecs qu'elle ne possédait pas, comme *charopos*, « gris cendré »⁵¹, et *inopos*, « rouge vineux », ou qui y avaient un autre type d'emploi, comme *kyanos*, « rouge tirant sur le bleu, pourpre »⁵². Mais ces trois derniers termes ont posé problème aux vulgarisateurs et il est intéressant de constater que, dans une traduction en anglais comme dans une version en italien, ils ont été laissés tels quels. Dans le ms. Londres, British Library, Sloane 7, par exemple, manuscrit anglais du XV^e siècle décrivant 20 matules, dont deux sont représentées fol. 59v : on y voit différentes bandes de couleurs et des particules en suspension à différents niveaux ; à gauche est écrit « kyanos », et à droite « inopos », sans autre forme de traduction⁵³. Dans le ms. de l'Accademia dei Lincei qui nous intéresse, la liste de ces couleurs se trouve aux fol. CXr-CXIr, où chaque désignation de couleur est précédée d'un pied de mouche alternativement rouge ou bleu. Et, comme dans le ms. anglais, on constate que les désignations de couleur héritées du grec ont été reproduites telles quelles, si l'on excepte une modification graphique pour *kyanos* devenu *Quianos*.

Voici comment se présente la liste au fol. CXrab :

« I colori delle urine sono venti cioeè[Alba

[Glauco	[Lacteo
[Karopos	[Subpalido
[Palido	[Subcitrino
[Citrino	[Subruffo
[(fol. CXva)	[Ruffo [Subrubeo
[Rubeo	[Subrubicundo
[Inopos	[Quianos
[Verde	[Livido
[Nero	[Purpureo »

Impossibilité de traduire ou désir de garder intactes des notions-clé, avec pour ainsi dire leur marque d'origine ? On pencherait plutôt pour la seconde hypothèse, d'une part parce que la langue italienne dispose du mot « ciano » à partir du XV^e siècle au moins si l'on en croit le *Dizionario Italiano* de F. Sabatini et V. Coletti, pour désigner un type de bleu, et d'autre part parce que le

⁴⁶ Voir P. VOSSWINKEL, *Der „schwarze Urin“. Klassisches Leitsymptom der Medizingeschichte im Spannungsfeld von sinnlicher Wahrnehmung und wissenschaftlicher Erkenntnis*, Aix-la-Chapelle, Med. Habil., 1990.

⁴⁷ Voici la liste de ces nuances : « Albus » ; « Lacteus » ; « Glaucus » ; « Charopos » ; « Subpallidus » ; « Pallidus » ; « Subcitrinus » ; « Citrinus » ; « Subrufus » ; « Rufus » ; « Subrubeus » ; « Rubeus » ; « Subrubicundus » ; « Rubicundus » ; « Inopos » ; « Kyanos » ; « Viridis » ; « Lividus » ; et « Niger », certains auteurs distinguant entre « Niger adustus » et « Niger mortiferus ». Pour une représentation figurée de ces nuances dans certains mss, voir par exemple le ms. Vatican, Pal. Lat. 1229, fol. 5.

⁴⁸ C. Vieillard, *L'urologie et les médecins urologues dans la médecine ancienne, Gilles de Corbeil, sa vie, ses œuvres, son Poème sur les urines*, Paris, 1903, p. 50-51.

⁴⁹ Voir M. Rotzoll, *Pierleone da Spoleto : Vita e opere di un medico del Rinascimento*, trad. it. Florence, 2001.

⁵⁰ Voir M. Roques, *Additions et corrections d'Antoine Thomas au Glossaire de Du Cange*, Bruxelles, 1952, p. 149 : les *Regulae urinarum* de Maurus sont le seul exemple cité pour le vocable « subcitrinus ».

⁵¹ Le seul exemple fourni par Mario Roques pour « karopos » est tiré d'un *Liber de signis pronosticis* manuscrit, et donc directement emprunté au domaine de la sémiologie médicale ; voir *Additions et corrections d'Antoine Thomas au Glossaire de Du Cange*, p. 128.

⁵² Le terme « cyanos » désignait le jaspé bleu chez Pline ; cf. *Le Grand Gaffiot, Dictionnaire latin-français*, nouvelle éd. sous la dir. de P. Flobert, Paris, 2000, p. 465.

⁵³ Plate IV, dans P. Murray Jones, *Medieval medical miniatures*, op. cit.

traducteur anonyme n'est pas en peine d'italianiser ailleurs des termes certes latins, mais directement hérités du grec comme les noms des fièvres : ainsi au fol. CXXVva, qui correspond par son contenu à une partie du *De urinis* intitulée *De febribus continuis* dans l'édition De Renzi⁵⁴, « sinochus » devient « sinoco », « epigasticus » devient « et pimasticus » (mais « epimastico » dans la rubrique), « augmasticus » est rendu par « aumastico » (mais « augmastico » dans la rubrique), et « homotenus » par « homoteno » (« homotano » dans la rubrique). « Causon », en revanche (un mot désignant une fièvre ardente), n'a pas d'équivalent italien, comme on le voit au fol. CXXVIIra : « et faxi causon de collera putrefatta nelle sottilixime vene della bocca, dello stomaco, e del mone (sic, pour « polmone ») e del fegato »⁵⁵.

Le *De urinis* latin de Maurus faisait suivre ces mentions de couleur de termes de comparaison, du type « albus est sicut aqua clara, lacteus est sicut serum lactis, glaucus est sicut cornu lucidum album », etc. Dans l'ensemble, le traducteur anonyme les a fidèlement reprises et une petite différence qu'il introduit par rapport au latin suggère qu'il est plus proche de l'état primitif de ce texte que son unique édition disponible. A propos de la phrase « Karopos e come colore di pelo di camelo e questo significa frigidita mediana », censée traduire « karopos est sicut color pilorum camelorum, et iste color significat frigiditatem intensam »⁵⁶, il paraît en effet certain que c'est l'édition De Renzi qui est dans l'erreur, comme on pourra s'en rendre compte grâce au petit tableau suivant :

Texte latin, éd. de Renzi, p. 6

« Albus est sicut aqua clara, lacteus est sicut serum lactis, glaucus est sicut cornu lucidum album ; et isti colores significant frigiditatem intensam. Karopos est sicut color pilorum camelorum, et iste color significat frigiditatem intensam »

Codex, fol. CXva

« Albo e come aqua kiara

Latteo e come siero de latte

Glaucio e come corno lucido

E questi colori significano frigidita intensa o grande frigidita »

Karopos e come colore di pelo di camelo e questo significa frigidita mediana »

A suivre le texte édité, on croirait que les urines couleur « albus », « lacteus », « glaucus » et « karopos » traduisent toutes un froid intense dans le corps, en d'autres termes qu'elles sont interchangeables quant à leur valeur de signe, et l'on comprend mal pourquoi ces différentes teintes font l'objet de deux assertions disjointes et dissonantes. Il est donc très vraisemblable que le texte latin d'origine portait « frigiditatem medianam » au lieu de la seconde occurrence de « intensam », et que le traducteur italien l'a suivi fidèlement. Notons aussi que l'italien est un peu plus développé que le latin dans quelques cas précis ; ainsi la phrase « urina in colore pallida vel subpallida, karopos, lactea, glauca, vel alba, in substantia tenuis imo tenuissima, et virgulata, vitium splenis ex oppilatione significat »⁵⁷ est-elle somme toute un peu plus complète dans sa version vulgaire, fol. CXXXVIIra : « l'orina in colore palida o sottopalida, karopos, glaucula, latte a alba in substantia sottilixima limpida o quasi vergolata e per lungo tempore procedente, cosale appare cosi questa come la sopradetta, significa vitio e opilatione de milza ».

Sans vouloir ni pouvoir ici multiplier les exemples, on dira que maints passages nous montrent que le traducteur a soit aménagé le texte, soit eu à faire à un texte différent de celui que nous pouvons lire imprimé ; en d'autres termes, par rapport à son modèle supposé, la version italienne se distingue de deux façons : abréviation de certains développements théoriques et disposition différente, ce que montrera pour finir un aperçu sur la fin du codex.

⁵⁴ Cf. Maurus, *Regulae urinarum*, éd. S. de Renzi, p. 27.

⁵⁵ Comparer avec Maurus, *Regulae urinarum*, p. 29 : « Fiat autem causon de colera putrefacta in subtilissimis venis oris, stomachi, pulmonis, cordis et epatis ».

⁵⁶ *Ibidem*, p. 6.

⁵⁷ *Ibidem*, bas de la page 49.

On rencontre en effet, fol. CXXXVIIra, deux derniers paragraphes annoncés par des rubriques dont l'une ne correspond à rien dans le texte latin (« de le differentie de l'orine di femine da uomini »), tandis que l'autre marque la fin du texte dans l'édition De Renzi — plus précisément dans un des manuscrits qu'il avait étudiés pour ce faire, le ms. Paris, BnF, lat. 6963 qui s'achève sur les « Pillule magistri Mauri », fol. 13vb. On peut donc dire que la fin du traité en vulgaire correspond à celle d'un codex et donc d'un état du texte latin au moins, mais il faut remarquer que la dite recette est agencée dans un ordre inverse dans notre témoin italien : alors que le manuscrit parisien fournit la recette, puis présente ses indications, notre texte fait le contraire et commence ainsi : « le pillole del maestro Mauro, le quali valgono a paraletici e manitici ? e malinconi e a tutti i ceffalitici e a cancriosi, a scabio(fol. CXXXVIIv)-si e a flama salso e a lebbrosi e ali artetici et a podragi(sic) e a quartanarii et alla memoria et servano il vedere e aguzzano la sordagine cacciano, e lo stomaco confortano, et valglono alla milça e cacciano tutti i freddi humori crudi e viscosi. E fanosi in questo modo : Recipe turbinti, hermodactilo, esula, etc »⁵⁸.

L'impression dominante est toutefois que ce traité propose une version quelque peu allégée du *De urinis* tel que nous le connaissons par son unique édition. Prenons pour ultime exemple les fol. CXXXVIv-CXXXVIIra qui correspondent en gros, mais en gros seulement, aux pages 49-51 de l'édition. Là où Maurus propose différents remèdes et recettes pour soigner en l'occurrence l'hydropisie, le manuscrit italien ne traduit les dites recettes que jusqu'à ce qui correspond à la ligne 10 de la page 48 chez De Renzi, c'est-à-dire une boisson à base de « serum caprinum », et passe ensuite à la rubrique « della milza per l'orina vedra il diffetto », c'est-à-dire au paragraphe intitulé « de splene » p. 49 de l'édition latine.

On se rend compte de fait, à y regarder de plus près, et notamment en étudiant la table des matières de l'œuvre de Maurus, située entre les fols 4v⁵⁹ et 7v⁶⁰ du manuscrit, que des recettes éditées l'une à la suite de l'autre par Salvatore De Renzi dans une rubrique « cura » ménagée au sein de la plupart des chapitres, sont ici séparées du traité, et rassemblées en une collection distincte après les *Regulae urinarum* à proprement parler, à partir du folio CXXXIXvb. Ainsi s'explique entre autres que la traduction italienne donne le sentiment d'être une version abrégée des *Regule urinarum*.

Cet exemple précis de *volgarizzamento* ne nous a rien appris sur des questions évoquées plus haut comme celle de l'identité du traducteur, celle de ses motivations et du public visé, ou de la date à laquelle fut réalisée la traduction. Il confirme en revanche, les incertitudes qui pèsent à mes yeux sur l'édition du traité de Maurus depuis que j'ai entrepris d'étudier les manuscrits latins qui nous l'ont transmis, mais attend à son tour d'être confronté avec les deux autres témoins italiens que j'ai repérés sans pouvoir encore les étudier. On peut tout de même transformer ce constat en l'élargissant, en soulignant la valeur que peuvent revêtir les traductions vernaculaires pour qui s'attache à reconstituer un texte latin d'origine, plus diffusé, et ayant donc pu susciter davantage d'interventions ou remaniements — un constat qui excède évidemment les limites du monde latin, et qu'a pu faire par exemple William F. Ryan, à la suite de Mario Grignaschi à propos de la traduction du *Secretum secretorum* en vieux russe⁶¹.

Les quelques remarques ici rassemblées ne sauraient donc être que les prémisses d'une recherche plus complète, qui devrait aboutir à terme, à la fois sur l'histoire de la fortune en vulgaire d'un traité d'uroscopie remarquable, et sur un réexamen complet de sa tradition textuelle latine.

⁵⁸ Cf. *ibidem*, p. 51 : « Valent iste pilule paralyticis, epilepticis, melanconicis omnibus, cefalargicis, cancriosis, scabiosis, et de flegmate salso leprosis, arthetis, podagricis, quartanariis ; conservant memoriam, surditatem expellunt, stomachum confortant et splen, omnes frigidos humores crudos, viscosos, venenosos. »

⁵⁹ « Qui comincia la tavola del seguente libro di questo volume, cioe le regole da conoscere lorine e di che specie dimostrano le infermita procedenti ke ne seguitano de quatro humori. E delle specie delle febri onde sorgono e de rimedi contra exe del maestro Mauro ».

⁶⁰ « Explicit tabula cure et regule urinarum et aliarum curarum magistri Mauri. Laus tibi deus ». « Incipit tabula secunda de multis rebus a quantitibus eorum ».

⁶¹ W. F. Ryan, « Questions de traduction scientifique en vieux russe : le *Secretum secretorum* », dans *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, op. cit., p. 85-95, p. 92 : « il est certain que le texte russe, malgré son orientation médicale très prononcée, ne correspond pas au texte de Gaster, tel que le caractérise Spitzer ».

